

« Profils perdus d'Antoine Vitez »

Bernard Lavoie

Numéro 68, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, B. (1993). Compte rendu de [« Profils perdus d'Antoine Vitez »]. *Jeu*, (68), 217–218.

notre music hall y ont fleuri, avec Olivier Guimond, père et fils, Alys Robi et combien d'autres. Le cinéma, dans les salles secondaires (Éden et Starland), la musique et la danse ont aussi occupé le Monument. L'auteur ne mentionne toutefois pas les spectacles de Marcel Marceau, qui y révéla le mime à bien des Québécois.

La dégradation du quartier et l'ouverture de nouvelles salles plus confortables rendirent précaire l'existence du Monument. C'est un miracle qu'il n'ait pas été détruit. Il a fallu que Phyllis Lambert et Sauvons Montréal alertent la population et les gouvernements pour que, *in extremis*, l'édifice, devenu propriété de l'École nationale de théâtre du Canada, soit reconnu comme «bien culturel classé» (p. 289). Il sera entièrement rénové en 1992-1993.

Malgré le soin et la rigueur apportés à cette étude, quelques petites incorrections s'y sont glissées. Ainsi, Jean-Paul Jeannotte s'y trouve prénommé «Jean-Pierre» (p. 237) et on parle de «l'abaissement du cadre de scène d'environ un mètre» (p. 295), lors de la rénovation, alors qu'en réalité le cadre de scène a été haussé d'environ deux mètres. En outre, l'éditeur a utilisé une encre d'impression plus grise que noire, ce qui fait paraître un peu pâlotte la partie de l'iconographie reproduite dans le texte. Heureusement, plusieurs documents visuels sont présentés hors texte, sur papier glacé, avec beaucoup de précision.

En dépit de ces réserves mineures, *le Monument inattendu* sera désormais la référence sur le sujet. Les notes, la bibliographie et l'index constituent de précieux éléments pour la recherche. Mais, surtout, sous la plume de Jean-Marc Larrue, le vieil édifice prend vie, tout comme les cent ans de son histoire. L'auteur sait communiquer la passion qu'il a pour son sujet et on y voit,

en fin de compte, comment un grand rêve généreux, même écorché par la réalité, peut être porteur de fruits imprévus.

Le volume se termine par une question : le Monument va-t-il encore nous réserver des surprises? «Ce serait bien dans la logique de ce monument inattendu!» conclut l'auteur (p. 301). Allons-y d'une hypothèse : le Québec devient indépendant; alors le Monument-National, propriété d'une institution pan-canadienne...

Gilles Marsolais

«Profils perdus d'Antoine Vitez»

Ouvrage de Jean-Pierre Leonardini, Paris, Messidor, coll. «Libre Propos», 1990, 93 pages.

Avec *Profils perdus d'Antoine Vitez*, Jean-Pierre Leonardini nous convie à la rencontre informelle d'un ami disparu. Cette plaquette trace les grandes lignes du trajet artistique, intellectuel, politique et humain du metteur en scène Antoine Vitez. C'est un cri du cœur à la suite de la perte d'un être cher, un réquisitoire écrit à chaud (terminé le 6 juillet 1990, peu après la mort de Vitez) afin de conserver vivante la mémoire d'un proche. Enfin, c'est une tentative de connaissance de Vitez, l'homme, et d'explication de sa démarche, pour ceux qui ne l'ont pas connu.

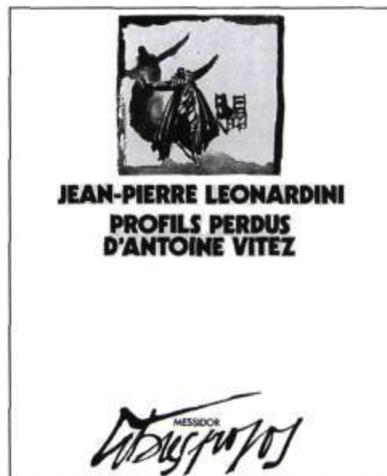
Le corps de l'ouvrage porte sur la carrière théâtrale d'Antoine Vitez. Leonardini y présente les principales étapes de la vie du metteur en scène : son arrivée tardive, à

trente-six ans, à la mise en scène, sa collaboration avec le scénographe Yannis Kokkos, sa relation tiède avec Vilar (qui l'appréciait comme assistant mais ne l'a jamais reconnu comme acteur), sa passion pour les grands auteurs — Racine, Molière, Hugo, Claudel, Vinaver, les Russes, Goethe —, son enseignement au Conservatoire, ses incursions à Ivry, à Avignon, et ses directorats à Chaillot et à la Comédie-Française. En plus de fournir une chronologie, Leonardini transmet au lecteur son admiration pour la symbiose chez Vitez de l'intellectuel et de l'artiste. Au-delà du factuel, il resitue l'homme, bourreau de travail et passionné, qui chercha toujours «à rendre le public conscient de la complexité, des contradictions et des multiples possibilités d'interprétation d'une œuvre théâtrale¹».

Le texte prend tout son intérêt lorsque l'auteur aborde les relations que Vitez a entretenues avec Aragon, dont il a été le secrétaire particulier; avec Ritsos, un poète grec engagé qu'il a traduit; avec le Parti communiste, qu'il quitte en 1979; et avec la culture russe qu'il affectionnait tout particulièrement. L'auteur montre Vitez comme un homme de son temps, confronté aux problèmes idéologiques de son époque. On apprend comment, conscient de la collectivité qui l'entourait, Vitez conservait jalousement son libre arbitre malgré les tiraillements que cela entraînait. C'était un artiste engagé qui se permettait, alors qu'il dirigeait la Comédie-Française, de condamner, admirablement, le passé colonialiste de la France en lisant *le Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, en Avignon, le 17 juillet 1989. Leonardini donne de Vitez — l'intellectuel, l'artiste et l'homme politique — un portrait qui le place parmi les grands artistes du XX^e siècle.

Cette plaquette, au ton passionné, donne à rêver à d'autres publications sur Vitez et son œuvre. Elle n'apprendra pas grand-chose aux spécialistes, mais les curieux y établiront un premier contact stimulant avec un grand metteur en scène.

Bernard Lavoie



1. Oscar Brockett, *History of the Theatre*, Boston, Allyn and Bacon, 1991, p. 612. Nous traduisons.